trée, car ils l'avaient certainement croisée sur la mer inquiète, au cours de leurs périlleuses traversées, cette pâle Reine des Neiges dont le souvenir m'obsède encore.

Cela se passait dans une lointaine et populeuse ville de Norvège, toute retentissante de cris et de claquements de fouet de conducteurs de traîneaux ; les gamins emmitouflés y patinaient tout le long des jours sur la grande place et dans les rues étroites des faubourgs, si étroites que les pauvres gens des mansardes allaient se visiter par des ponts de planches jetés d'une maison à l'autre, la neige floconnait en silence six mois de l'année sur douze, mouchetant le ciel gris comme d'une mouvante hermine.

Là, dans une vieille et haute maison d'artisan aux petites fenêtres toutes fleuries en juin de pois de senteur et de capucines, vivait une bonne aïeule à la voix chevrotante et qui, le long des mornes journées d'hiver, la quenouille à la main, racontait des légendes à deux petits enfants accroupis à ses pieds devant l'âtre et qui déjà s'aimaient d'amour.

Dehors, l'essaim blanc des flocons voltigeait dans l'air muet, toujours plus dru, toujours plus dense, et les récits de la vieille aïeule appelaient ces flocons des abeilles blanches, disant que ces abeilles-là avaient aussi une reine comme les abeilles d'or de l'été, mais que c'était une reine toute de glace avec deux rayons de lune gelés aux épaules en guise d'ailes et un long manteau de givre fauné de brume neigeuse. Sa ruche était au-delà des pôles, sous les cieux arctiques tout fourmillants d'étoiles, et c'était, construit en glaçons, un morne palais immobile, tout de stalactites et d'icebergs, tout de pâleurs et de splendeurs ; un énorme palais spectral aux hautes salles désertes, jour et nuit balayées par le vent du nord, aux éclatantes coupoles transparentes et rigides éternellement incendiées par les aurores boréales.

Oh ! cette Reine des Neiges, debout dans la rougeur immense de cet éternel palais vide ! Comme je l'aimais et comme je la redoutais tout à la fois, cette reine pétrifiée, comme léthargique, des abeilles d'hiver, cette vierge auguste des blémissantes visions du Pôle ! Car la voix cassée de l'aïeule du conte la faisait aussi errante et voyageuse, et par les nuits de décembre il pouvait arriver, en regardant le ciel, d'y voir apparaître le traîneau glacé de la Reine.

Comme un point au milieu des nuées, il filait rapide au-dessus des villes, des détroits et des mers; des grands vols de cigognes s'effaraient devant lui, et les matelots de quart, accoudés aux bastingages, s'étaient signés plus d'une fois en voyant passer à travers les fines voilures l'éperon rigide et blanc du traîneau royal.

Oh ! cette Reine des Neiges avec son cénacle de vieux loups assis en rond au bord des forêts, et hurlant à la mort, de quelle angoisse délicieuse, de quelle terreur poignante elle emplissait alors mon âme enfantine !

Dans mon imagination terrifiée je la voyais passer impassible, très haut dans le ciel, au milieu d'un blanc tourbillon d'abeilles ; d'énormes corbeaux noirs voletaient autour d'elle, criant la faim, criant l'hiver : à ses épaules un grand manteau de rayons de lune flottait démesurément long dans la nuit, et par les fortes gelées, pour moi c'était encore elle qui venait, du bout de ses doigts raidis, dessiner sur les vitres les grandes fleurs fantasques et les arborescences du givre, et j'avais toujours peur, à minuit, de voir surgir aux carreaux de ma fenêtre ses yeux éteints et son front lumineux, ses yeux et son front somnambules, car j'avais attentivement écouté la légende et je savais que, lorsque la Reine des Neiges vous regarde, son âme est ailleurs et ses yeux ne vous voient pas : elle est là bas, là-bas, bien au delà de l'océan Arctique, dans les banquises du Pôle, là-bas, au delà des détroits et des mers.

Dans l'éternel palais de neige.
Où dorment les futurs hivers !

MONDANITÉS.

Deux bals mystiques, plusieurs mariages dans la haute société, des réceptions charmantes, des dîners et enfin cette admirable foire Touro qui a eu un succès sans précédent, voilà une partie des fêtes qui ont eu lieu durant la semaine que nous venons de traverser, semaine qui laissera sa marque dans la mémoire—peut-être aussi dans le cœur—de beaucoup.

M. et Mme Harry Nathan après avoir passé plusieurs semaines chez M. et Mme George Lapeyre sont repartis pour Atlanta, Gie.

Le Forthinghtly Club sera reçu chez M. et Mme James Winship, le 10 février.

Le bal des Atlantéans aura lieu mardi, 11 février à l'Opéra Français.

Mlle E. Armstrong arrivée récemment, passera plusieurs mois avec Mme J. H. O'Connor.

Les demoiselles Levert donneront un "thé" le samedi 15 février, de 3 à 6 heures, en l'honneur de Mlle Stubbs, de Californie et de Mlle Margie Tuttle, d'Iberville, Lne.

Les Chevaliers de Momus donneront leur bal, à l'Opéra, jeudi le 13 février, à 8 heures.

Mme J. Haber a lancé des invitations au mariage de sa fille Miriam avec M. Abe S. Kottwitz, qui sera célébré le mardi 11 février.

Mme W. D. Maginnis, qui est installée pour l'hiver chez Mme Stickney, rue Celisée, près Polymnie, a pris le jeudi pour jour de réception.

Les demoiselles et MM. Bermudez ont invité le *younger set* à un bal travesti et masqué, samedi, le 15 février, de 7 à 10 heures.

Le Portia Club a tenu sa réunion bimensuelle au Woman's Club, samedi dernier, à 2 heures.

Le Col. et Mme H. C. Minor, arrivés jeudi, sont descendus à l'hôtel Pickwick.

Miles Emily et Alice Favre, de Pearlington, Miss., passeront l'hiver chez leurs sœurs, Mme Diller, de Pine Bluff, Ark., et Mme Baldwin, de Tyler, Tex.

Le mariage de Mlle Mathilde Levert avec le docteur Frank J. Kearney, de Plaquemine, Lne., aura lieu en avril.

Le juge et Mme T. Semmes, recevront le 16 février, de 7 à 10 heures, en l'honneur du Cardinal Gibbons et du Cardinal Satolli. Au nombre des dames qui recevront avec Mme Semmes citons: Mme S. Walmsley, Mme Sidney Ranlett, Mme E. D. White et Mme Howard McCaleb.

L'arrivée de Rex s'effectuera lundi le 17 février à trois heures. Suivant l'usage il se rendra en grand cortège du bateau à son palais. Là les clés de la ville où il régnera en souverain bien-aimé pendant un temps limité, lui seront remises et il donnera une réception à laquelle de nombreux sujets s'empresseront de lui présenter leurs hommages. Il est prématuré de prononcer un nom, mais il est dit, tout bas que la reine choisie par Sa Majesté ne le cédera en rien à celles qui l'ont précédée sur le trône.

Des invitations sont reçues du Krewe of Proteus, pour le bal qui se donnera à l'Opéra le 17 février.

Mme W. B. Wisdom recevra *informally* les deux derniers jeudis de février.

On célébrera jeudi, le 12 février, en la résidence de M. et Mme Félix Ernst, Jr., le mariage de leur fille Ida, avec M. T. Scott Burbank.

Mme William Von Phul a donné sa première réception mercredi dernier.

Un des jolis mariages de la saison a été celui de Mlle Ella Sinnott avec M. Raoul Vallon qu'on célébrait en la Cathédrale St-Louis, mardi dernier. L'église était trop petite pour contenir toutes les personnes qui avaient tenu à assister à cette belle cérémonie qui a été faite avec une imposante solennité par le Rév. Père Mignot. Mlle Sinnott, une de nos plus jolies femmes, portait avec une rare élégance la toilette de satin blanc, garnie de chiffon, qui lui seyait si bien. Au bras de son père, M. J. B. Sinnott, elle a traversé la nef et s'est rendue à l'autel où l'attendait M. Raoul Vallon, ayant à son côté son "best man", M. Pierre Vallon. Pendant la signature du contrat Mlle Escobal a fait entendre la mélodie du Lac, qu'elle a admirablement exécutée sur l'orgue. Le cortège était composé des *ushers* : MM. George Nott, John Tobin, John Waterman, Arsène Périlliat, Sidney Delaup, Aleck Nicholas, Elias Scanuel et James Sinnott ; des garçons d'honneur : MM. Guy Horner, Ed. Soulé, Et. Wharton, Willie Seymour, Will Dwyer, Aleck Black et Charlie Sinnott ; puis des demoiselles d'honneur, Mlles H. Cumming, Evelyn Krumbaar, Alice Fauntelroy, Mary Sinnott, de Philadelphie ; Louise Vallon et Emma Sinnott qui était "maids of honor." En raison d'un deuil récent, Mlle Emily Poitevent n'a pu servir de demoiselle d'honneur. Au retour de l'église un fort beau dîner a été servi. La table, ornée de fougères, présentait un coup d'œil ravissant. Aux deux chandeliers qui la surmontaient était suspendu un "bow knot" en fleurs naturelles. A ces fleurs était attaché un beau nœud en ruban jaune. M. et Mme Vallon sont partis pour la Floride, où ils passeront quelques jours ; à leur retour ils habiteront le confortable et luxueux "home" qui leur a été préparé, rue Seconde près Magazine.

Lundi prochain, 10 février, un Euchre Party sera donné chez Mme J. Michel, rue Kerlerec.

Mlle Fanny S. Smith, de Mobile, Ala., est en visite chez M. et Mme Walter H. Rogers.

Il y aura à 1 heure mercredi, 12 février, une matinée de Whist chez Mme Lafayette E Keever, à l'angle des rues Félicité et Colisée.

A propos de Mme Keever, dans Form, journal de société de New York, nous avons eu le plaisir d'admirer le portrait de Mme Keever, qui compte parmi nos plus élégantes mondaines. Dans le même journal nous lisons : "Mme Keever possède des attraits personnels très remarquables, outre la beauté du visage, la symétrie des formes, le goût artistique de la toilette, elle est douée de talents intellectuels et de l'amour de l'étude. C'est particulièrement à ces deux derniers attributs qu'elle doit une place distinguée dans ce petit cercle choisi de littérateurs de société, "The Geographics." Mme Keever fait aussi partie du cercle exclusif, "Les Quarante."

Vendredi dernier, très beau "thé" suivi d'une soirée dansante chez Mme J. B. Elliott, dont les salons étaient admirablement décorés de fougères et de plantes. Les dames qui aidaient Mme Elliott, Mlle Charlie Elliott et Mlle Minor à recevoir, étaient : Mmes Forsythe, David Sessums, Chapman, Mlle Elliott, une cousine de Mme Elliott, Mlles Sue White et Nellie Dwyer. Au nombre des assistants : Mmes William Thompson, Walker Spencer, Herbert Clark, Harry Hall, A. Eustis, Alfred Mme Roman, Mme James Winship, Mme Montgomery, Mme Saxon, Mme Abs Brittin, Mme Craig, Mme D. McEnery, Mme Frank Copp, Mme L. Keever, Mme Maxwell, Mme James Bradford, Mlles Forman, Mme Charles Fenner, Mlles Denègre, Mme Rogers, Mlle Magda Forstall et autres.

Jeudi dernier, le mariage de Mlle Mary Virginia Logan avec M. Robert J. Perkins a été béni en la résidence de Mme Rebecca Logan, mère de la mariée, par l'archevêque Davis Sessums, assisté du Rév Frank I. Paradise, de Christ Church. La charmante fiancée portait une toilette de satin blanc garnie de dentelle duchesse et de tulle. Mlle Zelia Logan, qui était fille d'honneur, portait une toilette de soie rose recouverte de mousseline blanche. Le "best man" était M. Frank Leovy. Les décorations, qui étaient de toute beauté, étaient de roses roses ; c'est au-dessous d'une immense cloche de roses roses que la bénédiction a été donnée à l'heureux couple. Parmi les personnes qui recevaient avec Mme Logan, citons: Mme N. Logan, Mme McCutcheon, Mme Morel, Mme Chapman, Mme Jones, de la Georgie, Mme Omer Villeré, Mme Perkins, Mlles Eliza Leovy, Hattie et Annie Person, Belyssa Myles, Jeanne Roman Evelyn Krumbaar, Marion Giffen, Carrie Spellman, Fannie Howe, Nellie Dwyer, Nellie O'Donnell, Pasteur, Lottie Galleher, Sallie Hews, McCutcheon, Perkins, Annie Stone, Sheppard.

M. H Chaery arrivé du Texas, jeudi dernier, passera quelques semaines à la Nouvelle-Orléans où les nombreux amis qu'il y compte sont heureux de le revoir.

Mme Charles T. Howard et Mlle Howard ont invité leurs amies à une réception le samedi, 15 février, de 5 à 7 heures.

M. Ratcliffe Irby a lancé des invitations à une fête qu'il donnera samedi, le 15 février, en l'honneur des MM. Butler, de M. Swain et de M. Hulton, de New York. Un "grand organ recital," de 7:30 à 9 heures, sera suivi d'un cotillon de 9 à 12.

M. Ralph Healon est revenu durant la semaine de Shreveport, Lne.

Un grand "German" sera donné à l'Hôtel St Charles mercredi, le 12 février. Ceux qui le danseront seront revêtus de dominos blancs.

Mardi dernier, la première réception donnée par Mme Formento a été des plus brillantes. Mme Brierre, Mme Michinard, Mme Sidney Story, Mlle Chiapella, Mlles Hall, Mlle Burthe et Mlle Claudia Guinault recevaient avec Mme Formento.

Mardi dernier dans les grands salons de Mme J. Witham avait lieu une réunion du Krewe of Mystics. A cette fête où l'on s'est royalement amusé les dames portaient un costume Empire en soie, bleue, et étaient masquées. A minuit, un souper délicieux composé des mets les plus fins, était servi aux invités dans la salle à manger, qui pour la circonstance avait été construite dans la cour. Au nombre des et invités étaient : Mlle A. Gouney, Mlle L. Gomez, Mlles D. Witham, H. Lastrapes, L. McClosky, Bishès, L. Hich, M. Flrick, A. Reed, B. Médal, D. Chandet, D. Mulchay, M. Stratem, M. Coutid, J. Prunel, M. Renn, P. Bruyant, A. Goyol, G. Meunier, M. Willis, M. Roth, L Roth, E. Depont, E. Lyon, B Lyons, MM. F. A. Winchester, J. LeBlanc, H. Duquesne, J. Curray, Demécour, M. Derbès, P. Perrier, J. Woolf, P. Brunet, C. Vedenne, O. Winther, A. Laudin, Ed. Mann, Geo. Renm, J. Goyol, J. Brandin, E. Andrew, D Brausfield, J Gonier, R. Kennedy, O. Medocces et Sarrat.

Voir la suite des Notes Mondaines à la 7me page.

LE MISANTHROPE
CONVERTI.

—Ainsi sont les hommes, mon vieux camarade : méchants, calomniateurs, bavards, gourmands, égoïstes, vains et fats ! Tous les vices de la création leur sont échus en partage, et je ris des belles phrases où il est question de vertus, de désintéressement, de probité, d'honneur, de reconnaissance et d'amour. Cela se résout en deux mots : dupes et dupeurs. La moitié du monde se moque de l'autre moitié, et celle-ci trompe la première.

Qu'est-ce que ces braves qui se dévouent à leur patrie ? Des imbéciles ou des ambitieux. Le soldat qui verse son sang sur les champs de bataille, est un sot qu'on enthousiasme avec de grands mots vides autant que sonores, menteurs autant qu'élevés. C'est la dupe. Les chefs qui le conduisent et l'exaltent, et qui passeront à la postérité, n'aspirent qu'aux honneurs. Ce sont les dupeurs.

— Voyons, George, sois logique un moment. Etais-tu un imbécile ou un ambitieux, quand, il y a dix ans, dans les rangs de nos braves bataillons du Tonquin, tu te fis remarquer par de brillants exploits qui te valurent le ruban rouge que tu t'obstines à ne pas mettre à ta boutonnière ?

—Imbécile, certainement, je l'étais. On vous prend à votre famille, à vos amis, à vos occupations, à votre avenir ; on vous implante dans une garnison ; on vous parle de patrie, de devoir, d'honneur, et l'on vous mène dans un pays au climat terrible, combattre des gens qui ne vous ont rien fait, et qui ne demandent qu'à vivre tranquilles chez eux, dans ce que nous appelons leur barbarie, et qui est l'état le plus heureux de l'homme, parce que, du moins, il n'y a pas appris à déguiser sa pensée sous des phrases ronflantes, à tromper avec des fleurs de rhétorique. Vous avez un sang chaud, une imagination ardente, vous vous laissez prendre à tous les beaux sentiments qu'on essaie de remuer en vous, et vous y allez, tête baissée, avec entrain, sans réfléchir ni raisonner. Et ainsi du reste.

Il n'y a à compter sur rien, ni sur personne. Es-tu dans une position aisée ? Il te suffit, mon cher, de te laisser faire pour avoir des amis à encombrer ta maison toute entière. Qu'une catastrophe te ruine, ils se dispersent comme un troupeau à l'approche du loup. Ils ont pour toi un mot de commisération et une insulte : "Pauvre garçon, disent-ils, il a tout perdu", c'est la commisération ; "mais aussi c'est un sot qui n'a pas su mener sa barque, ou qui a fait des folies," c'est l'insulte. Il ne leur vient pas un seul instant l'idée de te consoler et de t'aider, eux "les bons amis dévoués" de la veille. Non, certes. Tu n'aurais pas dû tomber. Ta chute est la preuve de ta sottise ou de ton inconduite (!), deux cas pendables, qui méritent le mépris et le coup de pied de l'âne de la fable.

—Conviens, cependant, misanthrope incorrigible, qu'il y a des exceptions à cette règle, qu'en principe, je reconnais juste.

—Je te l'accorde, mais si rares sont ces exceptions, qu'il vaut tout autant n'en point parler.

Et en la charité, y crois-tu ? Moi, point. Toutes les personnes charitables que j'ai connues, faisaient le bien avec ostentation afin que la Renommée aux mille bouches répète leurs bienfaits à tous les échos à dix lieues à la ronde. Toujours cette charité a un but intéressé. Combien ont dû leurs positions politiques à leurs aumônes faites ostensiblement et au su de tout le monde.

La reconnaissance de celui qui reçoit, en as-tu jamais vu trace ? Recevoir est aisé, rendre même un sentiment respectueux au bienfaiteur,—est une impossibilité, depuis longtemps reconnue. La Charité et la Reconnaissance sont deux étrangères l'une à l'autre, qui ne se sont jamais rencontrées et qui jamais ne se rencontreront. Donc, faire le bien pour le bien lui-même, serait une duperie, tout au plus bonne à augmenter le nombre des ingrats, déjà bien assez grand.

L'amour ? Autre farce à la portée des jeunes filles qui touchent de la corde sensible pour trouver un mariage avantageux.

Non, ami, je te le répète pour la centième, pour la millième fois peut-être, jamais, entends-tu ? jamais on ne m'y reprendra. Je vis seul, et pour moi seul. J'éloignerai de moi, avec le plus grand soin, tout ce qui peut gêner ma quiétude et mon bien-être. Je vivrai en rustre, en sauvage, en paysan du Danube, en....

—Monsieur, interrompt un domestique en ouvrant la porte, il y a là dans l'antichambre un homme qui insiste pour vous voir.

—Qu'il aille au diable ! Je ne veux voir personne en ce moment.

—Il dit qu'un malheur épouvantable vient d'arriver....

—Eh ! que m'importe à moi ! Les malheurs des autres ne me regardent pas. Renvoyez cet homme.

—Bien, monsieur.

Le domestique s'en va et se dispose lentement à refermer la porte. Son maître le rappelle.

—Qu'est-ce que ce malheur épouvantable ? demande-t-il d'un ton bourru encore, mais un peu radouci.

—Le journalier Simon, en ébranchant un chêne, est tombé d'une hauteur de vingt cinq mètres. Il est mourant. Sa femme a accouché avant-hier, et ils n'ont pas le sou à la maison.

—A-t on été cherché un médecin ?

—Pas encore. On ne sait quoi faire. Toutes les bonnes âmes des environs, accourues chez le journalier, perdent la tête.

—Faites atteler le tilbury, Jean, et qu'on aille chercher un médecin de suite. Je me rends auprès du blessé ! Viens-tu, Gustave.

—Comment donc ! je le crois bien, et avec empressement.

∴

Les deux amis mettent leurs chapeaux, endossent leurs pardessus à la hâte, et s'empressent de rejoindre le paysan qui les précède dans la direction de la chaumière de Simon. Une foule de paysans et de paysannes encombrent la cabane, et se lamentent sur le sort du journalier et de sa famille. Les jeunes gens arrivent ; on s'écarte ; ils s'approchent du lit, même que confortable, où est étendu le blessé. Dans un autre grabat, une femme sanglotte, et cinq enfants, dont le plus jeune n'a pas deux ans, pleurent à chaudes larmes. Auprès du lit de Simon, une jeune femme, élégante quoique vêtue d'une simple robe de laine noire, éponge les tempes et la figure du blessé avec un linge imbibé de vinaigre. Elle tourne la tête vers les nouveaux venus, et d'une voix triste, mais harmonieuse, elle dit :

—Vous arrivez à temps, Messieurs. Je ne sais quoi faire à ce malheureux et ces bonnes gens au lieu de m'être de quelque utilité, ne font que pousser des plaintes intempestives.

—J'ai envoyé chercher un médecin, Mademoiselle Hélène, dit George, sur un ton poli et respectueux qui contrastait singulièrement avec ses paroles de tout à l'heure. En attendant, il n'y a pas autre chose à faire que ce que vous avez fait jusqu'alors, et, mon ami et moi, nous allons vous remplacer dans cette tâche.

—Et pendant ce temps, Monsieur, j'irai consoler cette pauvre femme et ces enfants sur lesquels le malheur s'abat si lourdement.

George et Gustave s'approchent du lit et étanchent le sang et l'écume qui coulent des lèvres et des narines du blessé. Ils font sortir tout le monde de la maison, ne gardant auprès d'eux que deux paysannes dont ils avaient besoin pour préparer de l'eau chaude, du thé que George a envoyé chercher chez lui, et des linges qui seront nécessaires pour le pansement quand le médecin sera arrivé. Celui-ci apparaît une demi-heure plus tard. C'est un vieux praticien dont le talent est apprécié à vingt lieues à la ronde. Mettant bas son paletot, l'homme de science ausculte le patient, sonde les blessures, et annonce que l'état du blessé est très-grave, et qu'il ne peut se prononcer encore sur le résultat final. Il craint des lésions internes. Dans tous les cas la guérison—si guérison il doit y avoir—sera longue à venir.

On exécute à la lettre tous les ordres du docteur ; au bout d'un instant le malade recouvre ses sens. Il reconnaît ceux qui l'entourent, mais ses yeux rencontrant la jeune garde-malade qui s'est approchée du lit dès que l'auscultation a été finie :

— Encore vous, mademoiselle Hélène, dit-il d'un ton de reconnaissance. Que vous êtes bonne, et que les pauvres vous doivent de remerciements ! Vous êtes un ange du bon Dieu ! Avant-hier vous êtes venue quand ma femme était en couches ; vous avez envoyé chercher la sage-femme, vous l'avez payée, et, depuis, vous n'avez plus quitté ma misérable chaumière, vous livrant aux travaux les plus grossiers de notre pauvre ménage. Oh ! mademoiselle ! que Dieu vous rende vos bienfaits !

Je sens que je vais mourir ; je m'en irai plus tranquille, en pensant que vous serez l'ange gardien de ma femme et de mes pauvres enfants.

George, Gustave et le médecin regardaient avec une admiration respectueuse la jeune fille dont la physionomie respirait la candeur et la simplicité sereine d'un grand cœur.

A peine George et Gustave se sont-ils retirés, que celui-ci demande à son ami qui est cette charitable et belle enfant :

—Hélène Ramblot, répondit George, est la fille d'un propriétaire-cultivateur du village, à son aise pour ne pas dire riche, qui a fait donner à son unique enfant une instruction distinguée. Hélène a vingt ans et elle est la providence des malheureux de la contrée.

—Penses-tu, George, que cette jeune fille, si différente des jeunes filles de son âge, si sérieuse et si bonne, fasse tant de bien dans un but d'intérêt ? Nieras-tu enfin qu'il y ait des êtres bons, qui font le bien pour le bien, avec un désintéressement complet ?

—Baste ! Mademoiselle Ramblot est une exception, et l'exception prouve la règle.

Mais je retourne chez Simon. Tu es chez toi, Gustave, tu connais les êtres de la maison ; arrange toi au mieux de tes désirs.

Gustave esquisse un fin sourire, et son regard, légèrement moqueur, accompagne son ami qui se hâte de partir.

∴

Trois mois se sont écoulés depuis le jour où Simon, le journalier, fut blessé en tombant du faîte d'un chêne qu'il ébranchait. George, rutilant de joie, va, vient, commande par ci, ordonne par là à ses gens dont le nombre a doublé. Le bruit d'une voiture résonne sur le pavé de la cour. Elle s'arrête. Gustave en descend et se jette dans les bras de son ami accouru pour le recevoir, et s'écrie gaîment :

— Eh bien ! monsieur le bourru, où sont, et cette misanthropie d'autrefois, et cet égoïsme d'antan ? Au panier, hein ? tout ce fatras de pensées à la Diogène. Les brouillards dont ton cœur était embrumé ont fait place à un radieux printemps qui te redonne les illusions de jadis, et le bonheur pardessus le marché, sous les traits d'une charmante fiancée qui a nom Hélène Ramblot. A la bonne heure, mon vieux camarade ! C'est ainsi que je désirais te voir, et je savais bien que tôt ou tard cela viendrait.

—Moque-toi de moi, mon cher Gustave, persifle-moi tant que tu le voudras ; je ne protesterai, ni ne me défendrai. L'ange qui a fait le miracle de ma conversion, vaut bien que j'endure quelque chose pour ma pénitence.

Quand j'ai vu Hélène si simplement dévouée aux malheureux, si compatissante pour les déshérités de la fortune, sans ostentation, sans fierté, je me suis dit que j'étais plus sot que ceux que je méprisais, et que toutes les philosophies, toutes les métaphysiques insensées ne sont que pathos inintelligibles inventés par des rêveurs pour le plus grand malheur des imbéciles de mon espèce. Diogène, Démocrite et compagnie, ne sont que des farceurs qui mériteraient qu'on traînât leurs noms aux gémonies de la postérité.

Il y a sans doute du mauvais sur cette terre, mais le bon l'emporte, et de beaucoup, et, à tout prendre, l'humanité, malgré ses imperfections, vaut mieux que les apparences qui sembleraient le faire croire.

Depuis le jour où cet accident du journalier Simon me rapprocha d'Hélène que je connaissais seulement de nom, de vue et de réputation auparavant, je suis devenu un tout autre homme. Ayant reçu d'elle la permission de l'aider dans ses bonnes œuvres, le charme, la bonté, et toutes les vertus que possède cette enfant candide et pure, ont changé le bourru, l'égoïste doutant même de lui, en un homme civilisé et humain. Tous les deux, nous avons sauvé Simon de la mort et de la misère ; ensemble nous avons visité les pauvres de la contrée, et, au contact de la douceur de ma compagne en charités, et des misères que nous avons été appelés à soulager, mon cœur s'est amolli et s'est rouvert aux bons sentiments....

—Et à l'amour, puisque tu épouses ta partenaire en bienfaisance. Ton cœur n'a jamais été fermé à ce qui est bon et bien, George ; il était simplement aigri et égaré. Tu faisais le bien en cachette et avec des façons de bourru bienfaisant, voilà tout. Mlle Hélène a poli ces façons. Il te manquait quelque chose ; tu étais un être incomplet, et souvent incompris. Ce quelque chose qui te faisait défaut, tu l'as trouvé dans une charmante jeune fille, distinguée autant que belle et bonne. Je m'en réjouis et je me propose, aujourd'hui de boire plus d'une coupe à votre bonheur.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

Ne faites pas d'erreur allez chez Etab1 en 1861,

B. FELLMAN,

727 RUE DU CANAL.

Pour les dernières nouveautés en

Etoffes à Robes de Printemps, Soieries et Etoffes à Laver !

Examinez notre stock et vous verrez tous ce qu'il y a de Nouveau et d'Elégant à des prix attrayants. Sur nos comptoirs du centre LUNDI nous offrirons des

BARGAINS EXTRAORDINAIRES

En Satins et Soies Brochés Noir et en Couleur, Etoffes à Robes mêlées de Laine et de Soie, Articles de Ménage et Lingerie pour Dames.

Nous venons de recevoir un assortiment complet des dernières nouveautés en

CORSAGES EN SOIE.

B. FELLMAN, - - 727 RUE DU CANAL.

BIG FIRE SALE

THURSDAY, FEB. 6th, 1896,

DOORS OPEN 8:30 A. M.
DOORS CLOSE 5 P. M.

Lookout for the rush

GATHER YOUR ROCKS TOGETHER

$100,000

—WORTH OF—

Clothing, Hats, Furnishing Goods, Trunks, Valises, etc, etc.

M. LION & CO

NEW NOS. 801 TO 811

DECATUR, COR. ST. ANN,

OPP. FRENCH MARKET.

5 fév—1m

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie d Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. CLARENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
J. G. PEPPER, Député Sous Secrétaire
Anot 120—1an

CE SONT LES MEILLEURS

PIANOS

STEINWAY
KNABE
SOHMER
MEHLYN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER

Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de

GRUNEWALD.

715 RUE DU CANAL.

24 Jan—1an

rien ne nous empêchera de nous promener avec votre mari aux Ch...., ou à B...."

Le retour de Lacordaire à Paris suspendit la correspondance, qui ne consiste plus qu'en quelques petits billets insignifians. Mme de V.... n'était pas encore réconciliée avec l'idée de la robe blanche. Mais si opposée qu'elle demeurât aux projets de Lacordaire, sa générosité naturelle ne lui permettait pas de s'en désintéresser complètement. Le pli qu'elle avait tenté de faire accepter par lui, en se servant de l'intermédiaire de Mgr de Quélen, était toujours resté entre les mains de ce dernier. Elle eut la pensée que peut-être elle pourrait renouveler son offre avec plus de succès. Elle consulta cependant l'abbé Affre, alors vicaire général. "M. Lacordaire qui a refusé un secours personnel, ne refusera point un secours destiné à favoriser son futur établissement," répondit celui-ci. Et quelques jours après Lacordaire la remerciait simplement : "Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis heureux de toutes les nouvelles preuves d'attachement que vous m'avez données depuis huit jours. Ce souvenir m'accompagnera toujours et contribuera à alléger les peines que Dieu, sans doute, me réserve dans le cours de ma vie. A demain et à toujours." Et comme il allait quitter Paris quelques jours après, il terminait un dernier billet par ces mots : "Du courage !"

Dans les premiers jours de mai 1839, Lacordaire partait en effet pour la seconde fois, emmenant avec lui deux compagnons de voyage. Tous trois devaient revêtir à Rome l'habit de saint Dominique dans les premières semaines de juin. A Milan, il s'arrêtait quelques jours, et de là il écrivait deux longues lettres, l'une à Mme Swetchine, qui a été publiée dans le volume de leur correspondance, l'autre à Mme de V.... "Si je vous avais écrit toutes les fois que ma pensée s'est tournée vers vous, vous auriez déjà reçu bien des lettres de moi," lui disait-il, en commençant ; et après lui avoir donné quelques détails sur son voyage il continue : "Je vous écris dans un grand moment de douceur, parce que je suis ravi de mes deux compagnons de voyage depuis huit jours, et que j'ai emporté de Paris des souvenirs qui m'accompagnent partout. Vous pensez peut-être que ces souvenirs devraient se tourner en regrets et que ma joie ressemble pas mal à de l'ingratitude. Vous auriez tort. Il y a des regrets consolans. Peut-on songer à ce qui est bon, aimable, sincère, sans qu'une certaine joie tombe dans l'âme, même avec des larmes ?.... Votre pensée me console donc et ne m'attriste pas, malgré l'absence. Je songe que Dieu m'avait préparé en vous une amie véritable et sûre, dans un moment où ma vie devait avoir à supporter une épreuve décisive. Je songe avec une joie douce à tout le bien que vous m'avez fait et que d'anciens amis ne pouvaient pas me faire. Je vois en vous Dieu et vous-même, et par ce mélange vous n'êtes pas tout à fait absente, parce que Dieu n'est absent jamais. Je vous le dis du fond de mon cœur. Je me reporte vers vous avec un sentiment qui est doux, qui est pur, qui est plein. Cela est rare ici-bas, parce que quelque chose manque presque toujours dans les affections, et ce vide entremêlé fait beaucoup souffrir. J'ai bien peu rencontré d'âmes qui ne causent pas de souffrances. Mes amis sont aux vêpres, à la cathédrale. Je vous écris seul, mais il vont revenir, heureusement pour moi, pour que je ne vous écrive pas avec trop d'attendrissement ce que je voulais vous dire. Dites bien à votre mari que je le regarde comme un ami, malgré la différence de nos âges, et que, quoi que la Providence fasse de moi, les jours que j'ai passés chez lui se représenteront toujours à ma pensée."

Lacordaire passa l'année de son noviciat près de Viterbe, au couvent de la Quercia, dont il adresse à Mme de V.... une jolie description. Pendant toute cette année, la correspondance fut entre eux très régulière, une lettre toutes les trois semaines environ. Dans toutes ces lettres, Lacordaire prend un soin évident de dissiper les préventions et les appréhensions de son amie. "J'espère, lui écrit-il, que l'habit de saint Dominique me rendra plus saint, mais non pas moins attaché à votre personne." Dans une autre lettre, il lui expose en détail les obligations de sa vie monastique, et il cherche à la réconcilier avec les rigueurs de la règle dominicaine. "C'est une vie de chanoine, lui écrit-il Vous vouliez à toute force que je fusse chanoine ; vous voyez que j'ai tout juste accompli vos vœux."

On sent bien cependant, à travers ces lettres, que Mme de V... demeure rebelle. Une crainte la domine : c'est que l'Ordre de Saint-Dominique n'absorbe Lacordaire et ne le retienne en Italie. Elle n'a qu'une pensée : son retour à Paris. Aussi se trouve-t-elle entraînée à travailler, en quelque sorte malgré elle, au rétablissement de l'Ordre en France. Elle s'occupe de l'achat d'une maison, à Charonne, qui pourrait devenir le siège d'un premier couvent. Ce projet ayant échoué, elle voudrait que Lacordaire accepte une chaire à la Sorbonne que M. Cousin aurait été, à ce qu'il paraît, disposé à lui offrir. Il faut que Lacordaire lui explique longuement qu'ayant attaqué avec une extrême vivacité le monopole universitaire, il serait peu honorable pour lui de profiter de ce monopole. Elle s'attache alors à une autre idée. L'archevêque de Paris étant à toute extrémité, elle presse Lacordaire de se mettre sur les rangs pour lui succéder. Et le futur Dominicain de lui répondre cette lettre assez verte : "Le vœu que vous formez de me voir parmi les prétendans est, n'en déplaise à votre intelligente amitié, un vœu qui me coûterait bien cher s'il se réalisait. Concevez-vous l'enfer qu'il doit y avoir dans le cœur de tous ces braves gens qui prêchent l'abnégation évangélique, et qui calculent leur vie pour avoir un évêché, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste qui puisse être un obstacle à leur chimère ? Le dernier frère convers dominicain est plus heureux cent fois et plus respectable que tout ce monde. Pensez-vous d'ailleurs qu'un évêché convînt à ma nature, et que je serais bien à l'aise sous l'amas de paperasses et de notes administratives qui constituent aujourd'hui la vie d'un évêque ? Laissons donc là, je vous prie, les évêchés, et contentons-nous d'assister à la distribution qui s'en fait, avec le sincère désir qu'ils arrivent à de bons prêtres. Ni vous ni moi, chère amie, ne verrons la nouvelle Eglise que Dieu prépare à la France. Il lui faudra plus d'un siècle pour se former ; mais, à moins que notre patrie ne périsse, elle se formera inévitablement. Or, c'est tout que l'avenir ; et celui qui ne veut triompher que dans son moment imperceptible est semblable à l'homme qui préférerait manger un pépin que le planter pour faire un arbre à sa postérité. Les amateurs de pépins sont innombrables, depuis l'oiseau-mouche jusqu'aux curés et autres qui aspirent à la mitre. Ne soyez pas du nombre, je vous en prie, et que l'amitié ne vous fasse rien perdre de la grandeur naturelle de votre esprit."

Cependant le noviciat de Lacordaire touchait à son terme. Sa prise d'habit allait avoir lieu, et il lui faudrait quitter la Quercia. Où irait-il le lendemain ? Après d'assez longues irrésolutions, il écrivit au Maître général des Dominicains une très belle lettre dans laquelle il demandait, en son nom et au nom de son compagnon, la permission de demeurer encore trois ans à Rome, au centre de l'Ordre, pour s'initier à ses traditions, tout en déclarant "qu'ils continuaient d'appartenir à la France par leur baptême, par ses malheurs et ses besoins, par leur foi profonde en ses destinées, par leur âme tout entière et qu'ils voulaient vivre et mourir ses enfans et ses serviteurs." Mais ce n'était pas sans appréhension que Lacordaire communiquait cette lettre à Mme de V.... Il se sentait si loin maintenant, si obscur, si moine, et il redoutait une explosion de son amitié. Au premier moment elle se résigna. Il est donc assez difficile de comprendre ce qui se passa entre eux quelques mois après, et pourquoi Lacordaire, après avoir laissé sans réponse deux lettres consécutives, finit par lui adresser ces lignes si dures : "La confiance entre difficilement dans le cœur de l'homme et s'en retourne vite. Laissons couler le temps sur ces ruines que vous avez faites. Je bénirai Dieu si jamais il renoue les temps interrompus et met un baume sur une blessure dont je voudrais guérir."

La blessure devait cependant guérir plus vite qu'il ne pensait. Une nouvelle lettre, où Mme de V.... implorait probablement son pardon, lui arriva dans un moment douloureux. Lacordaire s'était pris d'une affection passionnée pour un jeune homme qu'il avait amené de France, et avec lequel il avait pris l'habit. Ce jeune homme était à l'agonie, lorsque Lacordaire reçut la lettre de Mme de V.... Comment avoir le courage de couper de sa propre main les liens d'une affection ancienne au moment même où la mort tranchait celle d'une affection nouvelle ? Du chevet de son ami mourant, Lacordaire écrivit donc à son amie repentante quelques lignes affectueuses. Mais il ne voulut pas, cependant, rentrer en correspondance régulière sans avoir avec elle une explication sur le malentendu qui les divisait. "Vous me le dites vous-même dans votre lettre du 24, lui écrivait-il : *Il n'est pas en moi de m'associer aux grandes idées*. Je ne prends point cette phrase à la lettre ; mais il est de fait que vous ne m'avez jamais paru vous intéresser aux destinées de l'Eglise, à l'avenir du monde. Vous me faisiez dans votre cœur une vie heureuse, bien accommodée, ornée d'une gloire sans péril ; je vous semblais presque fou et ingrat de repousser un sort si clair. C'est là ce que vous avez appelé constamment *ne pas vous comprendre*. Eh bien ! si, je vous comprends ; il n'y a rien de si facile que de vous comprendre. Qui ne comprend la joie de l'aisance, d'une vie sûre et modérée, des jouissances de l'amitié ? Qui ne comprend que, *humainement parlant*, cela vaut mieux que de ressusciter un Ordre, de vivre dans un cloître, de sacrifier sa vie à mille devoirs obscurs et à mille chances de ruine ? Mais jamais homme fort et bien doué s'arrêta-t-il, qu'il eût agi pour Dieu ou pour soi, dans de telles espérances ? Si je vous avais écouté, je serais en apparence le plus heureux homme du monde, et en réalité j'aurais à lutter à la fois contre tous les instincts de ma nature et contre les remords d'une conscience manquant sa voie. J'aurais eu, dites-vous, la gloire de parler et d'écrire, et n'est-ce donc rien ? C'est beaucoup quand on a reçu de Dieu cette seule vocation ; ce n'est rien à qui en a reçu une autre. Qu'eussiez-vous donc dit si j'avais eu la vocation d'être missionnaire en Chine, et si j'avais quitté Paris, pour le plaisir de m'exposer à mourir de faim ou à avoir la tête tranchée, sans parler du reste ? Qu'auriez-vous dit des martyrs de la primitive Eglise, qui sans doute me valaient bien ? Ne voyez-vous pas, chrétienne ou non chrétienne, que les plus grands hommes n'ont jamais choisi la voie aisée ? Je vous accuserais bien à mon aise, si je voulais, d'incompréhension. Mais à quoi sert de se renvoyer des accusations ? C'est un malheur pour moi de vous savoir rebelle à des desseins auxquels j'ai consacré ma vie ; mais ce malheur n'emporte pas pour moi que tout doive être fini et impossible entre vous et moi. J'ai été le premier à penser que la *pauvre amitié* pouvait trouver sa place partout. Vous seule avez paru un instant croire le contraire. C'est là ce qui m'a horriblement blessé...."

A continuer.

Pour donner l'appétit, pour activer l'appareil digestif, la Salsepareille d'Ayer est sans rivale.